

BOSCO BRASIL

# Descente

*Traduit du portugais (Brésil)*

*par*

*Sophie Rodrigues*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*Collection La Mousson d'été*

dirigée par Michel Didym

Titre original

*Blitz*

© 2005 LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
Château La Bouloie – 1, chemin de Pirey – 25000 BESANÇON  
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)

ISBN 2-84681-143-1

La Maison européenne des écritures contemporaines (la Meec) a pour mission la recherche et la découverte de nouveaux répertoires dramatiques français, européens et internationaux. Elle accompagne ces textes depuis 1995 à l'Abbaye des Prémontrés en Lorraine, fin août à La Mousson d'été, en organisant avec les auteurs leur traduction et en faisant rencontrer tous les acteurs de leur diffusion.

Elle permet aux nouvelles écritures dramatiques françaises d'être traduites et proposées dans le monde entier en relation avec des partenaires qui nous proposent à leur tour de découvrir leurs auteurs et de les faire entendre en France.

Cela implique un respect pour le temps de l'écriture sans obligation de résultat immédiat et génère une part de risque inhérent à toute nouvelle aventure, mais l'écriture vivante doit être partagée, discutée, aimée...

Cette collection « La Mousson d'été » permet à des textes de vivre au-delà des lectures-spectacles ou des résidences et se veut représentative de l'esprit qui anime la Meec ; elle contribue à diffuser les écritures contemporaines et les inscrit dans le temps.

MICHEL DIDYM

  
la meec

La Meec – La Mousson d'été est subventionnée par le Conseil régional de Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), l'AFAA, le Conseil général de Meurthe-et-Moselle, l'Abbaye des Prémontrés, la Communauté de communes des Pays de Pont-à-Mousson. En partenariat avec la Maison Antoine-Vitez et l'Atelier européen de la traduction / Scène nationale d'Orléans et avec le concours de l'Union européenne – Commission Éducation et Culture (Programme Culture 2000).

Note du traducteur

*Je tiens à remercier Gildas Milin (France Culture)  
pour ses conseils et sa relecture attentive.*

## PERSONNAGES

ROSINHA

HÉLOÏSE

*Tout se passe de nos jours, dans une pièce d'une maison. Une chaise, des valises prêtes pour le voyage. Les personnages sont le caporal Rosinha de la police militaire, encore jeune, mais marqué par la vie, toujours en uniforme et armé ; et Héloïse, « Hélo des petits pains », sa femme, jeune aussi, marquée aussi, qui travaille dans la boulangerie du quartier.*

*Héloïse prie assise sur les valises, lorsque le caporal Rosinha entre, en uniforme, le revolver dans son fourreau. Il est terriblement agité. Il ne regarde même pas sa femme, on dirait qu'il est en cage. Héloïse se recroqueville, apeurée, même si on sent que cette situation lui est familière. Brusquement Rosinha attrape une chaise et la fracasse. Puis il se laisse tomber à terre, hale-tant. Héloïse prend courage, s'approche et tend la main pour toucher affectueusement l'épaule de son mari.*

ROSINHA. – Je vais réparer ça.

*Silence.*

HÉLOÏSE. – Je sais. Comme cette nuit. Comme toute la nuit... *(Pause.)* Il faut qu'on ait une conversation.

ROSINHA. – Je t'ai dit que j'allais réparer ça !

HÉLOÏSE. – J'ai besoin de te parler. D'autre chose. C'est important.

*Rosinha se tourne brusquement. Il voit les valises. Pause. Et se lève.*

ROSINHA, *au garde-à-vous.* – Caporal Rosinha présent.

HÉLOÏSE. – Je vais quitter cette maison.

ROSINHA. – Tu vas rester combien de jours chez ta mère ?

HÉLOÏSE. – Je vais te quitter.

ROSINHA. – Appelle-moi quand tu seras arrivée.

HÉLOÏSE. – Je ne reviendrai pas.

ROSINHA. – Ça va aller, sois tranquille.

HÉLOÏSE, *maternelle.* – Je pars pour toujours Rosinha.

*Temps. Rosinha commence à rassembler les morceaux.*

ROSINHA. – Un peu de colle. C'est facile à réparer. Un peu de colle, c'est ça.

HÉLOÏSE. – Tu sais où l'on range toujours la colle.

ROSINHA. – Dans le placard de la cuisine, je sais. Je vais la chercher. Je vais la chercher et puis on discute.

HÉLOÏSE. – C'est fini. Il n'y a plus de colle.

ROSINHA. – Tout va à vau-l'eau, pas vrai ? *(Temps.)* À vau-l'eau... *(Temps.)* Attends, je vais en acheter. C'est vite fait et après on discute.

HÉLOÏSE. – Je m'en vais.

ROSINHA. – Tu as parlé au père Estève ?

HÉLOÏSE. – Le père Estève est très occupé. Il a dit qu'il pourrait seulement me recevoir la semaine prochaine. La semaine prochaine ce sera juste avant la kermesse. Il n'aura pas le temps.

ROSINHA. – *(Temps.)* Lui, aussi.

HÉLOÏSE, *acquiesçant.* – Comme toute la rue, comme tout le quartier.

ROSINHA. – Ces gens ne peuvent pas te faire ça. Ils ne peuvent pas. Tu es « Hélo des petits pains ». Qui est là tous les matins pour leur vendre les petits pains frais ? Combien de fois on m'arrête dans la rue pour me parler du sourire qui vend le pain tous les matins ! Ça me fatigue cette histoire. Ces gens ne peuvent pas te faire ça.

HÉLOÏSE. – Si, ils peuvent. Ils me regardent et passent leur chemin. Non ! Non... Ils disent « bonjour », « bonne journée ». Je n'avais jamais entendu un voisin dire bonjour. Ils avaient tant de choses à me raconter, tant d'affaires à régler, qu'ils oubliaient de me dire bonjour. Mais j'aimais ça. Parfois je levais le rideau de fer de la boulangerie, et ils étaient déjà là, ils attendaient pour acheter leur pain chaud et pour raconter leur vie. Qu'est-ce que les gens peuvent bien raconter de leur vie à cinq heures du matin ?... Moi je leur donnais leur petit pain, je prenais les 65 centimes, je leur demandais comment ça va la vie et ils me racontaient. J'avais une mère qui ne parlait plus à sa fille, j'avais un employé de bureau qui avait mal au dos, j'avais un menuisier avec du travail en retard. Le père Estève arrivait toujours vers sept heures. On ne lui faisait jamais payer son pain. Père Estève bénissait tous les employés de la boulangerie, moitié sérieux, moitié souriant ; Puis il me prenait à part pour me rappeler que la kermesse allait bientôt avoir lieu. Tu sais combien il aime les

petits drapeaux que je confectionne... (*Temps.*) Père Estève m'a donné un rendez-vous pour la semaine prochaine... Peut-être la semaine prochaine... Et puis il a dit au revoir : « bonne journée »... (*Temps.*) Ils peuvent. Ces gens-là le peuvent.

ROSINHA. – (*Un long temps.*) Père Estève a toujours dit que j'étais le meilleur enfant de cœur qu'il ait jamais eu.

HÉLOÏSE. – Tout le monde nous fuit depuis la descente au collège. Le père Estève aussi.

ROSINHA. – Le vin de la communion était un vin parfumé. (*Temps.*) Je n'ai pas tué ce gamin. (*Temps.*) Je n'ai pas tué ce gamin.

HÉLOÏSE. – C'est dans le journal, Rosinha.

ROSINHA. – Ça peut être n'importe qui. Personne ne sait ce qu'est l'enfer d'une descente de police. Les gens ne savent pas de quoi ils parlent. Les gens de la rue, les gens du quartier. Le père Estève ! (*Temps.*) Toi tu ne sais pas.

HÉLOÏSE, *allant chercher ses valises.* – Je n'ai plus le temps de savoir.

ROSINHA. – Attends. C'est la chaise. Je la répare.

HÉLOÏSE. – Tu vas la réparer, je sais. Tu as réparé les autres meubles.

ROSINHA. – D'accord. Parfois j'explose. C'est que... C'est que tellement de choses.

HÉLOÏSE. – Je ne veux pas savoir.

ROSINHA. – Avant tu voulais savoir.

HÉLOÏSE. – Et tu ne disais rien.

ROSINHA. – Je vais changer. À partir de maintenant je te raconte tout.

HÉLOÏSE. – Maintenant je ne veux pas savoir.

ROSINHA. – Je te raconte.

HÉLOÏSE. – Je m'en vais.

ROSINHA. – L'enfant qui est mort dans la descente du collège. Tu veux savoir la vérité ? Tu veux savoir comment ça s'est passé ?

HÉLOÏSE. – Je ne veux pas entendre.

ROSINHA. – Je te raconte. Je te raconte !

HÉLOÏSE. – Essaie de comprendre Rosinha, je ne veux rien entendre.

ROSINHA. – Toi aussi tu crois que j'ai tué ce gamin.

HÉLOÏSE. – Il avait l'âge que Zéquinha aurait s'il était vivant.

ROSINHA. – Oui. Je n'avais pas pensé à ça. (*Temps.*) Quand tu m'as dit que tu étais enceinte le vent s'est levé, ce drôle de vent qui se lève parfois en mai. Tu sais ? On dirait un soupir. Un soupir de géant. Un géant qu'on ne voit pas mais qui est là parce que le vent souffle, renverse des vases, soulève la poussière, donne la chair de poule, et puis s'en va. (*Temps.*) Zéquinha adorait quand je racontais cette histoire du géant invisible qui soupire. (*Il sourit.*) Quand tu as dit que tu étais enceinte on descendait la pente qui donne sur la place avec le buste du général. Tu as déjà remarqué qu'au bout de cette pente on aperçoit le marchand de journaux avant le buste du général ? Le vent du géant invisible s'est levé et le tas de journaux accroché sur la devanture a explosé comme une fusillade. Puis ça s'est calmé. Et j'ai regardé, en première page : concours pour soldats dans la police militaire : six cents places. C'est là que j'ai dit qu'on aurait cet enfant. Qu'on aurait cet enfant et qu'il s'appellerait Zéquinha... (*Temps.*) Il avait quel âge le garçon qui est mort pendant la descente au collège ?

HÉLOÏSE. – Douze ans. Je l'ai lu dans le journal.